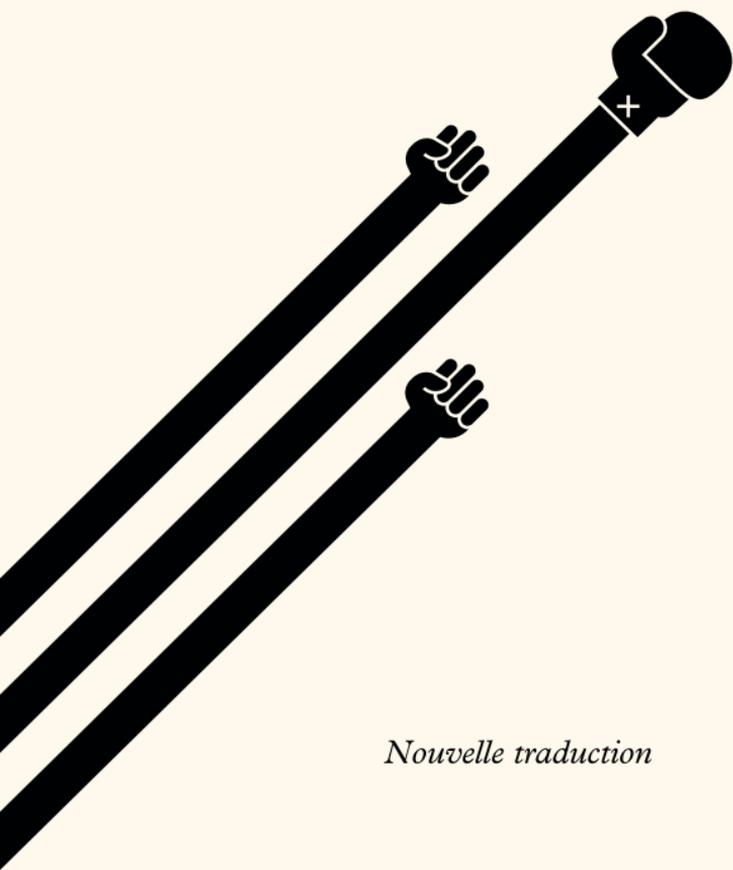


JACK LONDON

LE MEXICAIN



Nouvelle traduction

LIBERTALIA 

LE MEXICAIN

JACK LONDON

LE MEXICAIN

*Traduit de l'américain
par Philippe Mortimer*



LIBERTALIA

DERNIERS LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS LIBERTALIA

SIMONE WEIL *Grèves et joie pure*

ANTOINE GIMENEZ & LES GIMÉNOLOGUES, *Les Fils de la nuit*

CÉLESTIN FREINET, *Le Maître insurgé*

FRAY BAROQUE & TEGAN EANELLI, *Vers la plus queer des insurrections*

W. BLANC, A. CHÉRY, C. NAUDIN, *Les Historiens de garde*

BARTHÉLÉMY SCHWARTZ, *Benjamin Péret, l'astre noir du surréalisme*

WILLIAM BLANC, *Le Roi Arthur, un mythe contemporain*

JACK LONDON, *Le Talon de fer*

JEAN-PIERRE LEVARAY, *Je vous écris de l'usine*

NEDJIB SIDI MOUSSA, *La Fabrique du Musulman*

EMMANUEL MBOLELA, *Réfugié*

JEAN STERN, *Mirage gay à Tel Aviv*

Actualité & catalogue complet : editionslibertalia.com

NOTICE DU TRADUCTEUR

Le Mexicain [*The Mexican*] a été écrit par Jack London au printemps 1911. La révolution venait d'éclater au Mexique et la rébellion armée se propageait rapidement au nord comme au sud du pays. Cette nouvelle est parue en août 1911 dans le *Saturday Evening Post*, magazine américain à grand tirage qui avait déjà, en 1903, publié *L'Appel de la forêt* en feuilleton, révélant ainsi London au grand public.

LE HÉROS ET SON HÉROÏSME

Le personnage principal, Felipe Rivera, est grandement calqué, comme son nom et sa description physique l'indiquent avec une transparence délibérée, sur le boxeur chicano «Mexican» Joe Rivers (de son vrai nom José Ybarra). Ce poids léger réputé pour sa vivacité et sa ténacité sur le ring – en un temps où les matchs se disputaient très souvent sans limite du nombre de rounds – était natif de Los Angeles, lieu du récit, et y a livré plusieurs de ses combats les plus marquants.

En février 1911, peu avant la rédaction du Mexicain, il avait brillamment battu Jimmy Reagan, l'un des meilleurs poids légers de son temps, à l'Arena de Los Angeles – un match auquel le grand amateur de boxe London (qui séjournait alors dans la cité des anges, invité par le sculpteur italien Felix Peano) a peut-être assisté. Le récit du combat, qui occupe la seconde moitié de la nouvelle,

ressemble fort, en tout cas, à ce que l'histoire a retenu de la rencontre entre Reagan et Rivers. Ce dernier expédia son adversaire quatre fois au tapis avant d'achever le match par K.-O. technique à la treizième reprise.

Toutefois, aucun fait connu ne suggère que Rivers ait versé le moindre centime à l'opposition mexicaine exilée aux États-Unis. London, en bon romancier, a très probablement rêvé ou grandement exagéré cette générosité, de même qu'il a fait de Rivers, dont la famille résidait en Californie depuis plusieurs générations, un fils de martyrs de l'État de Vera Cruz et un réfugié politique.

Malgré ce que conjecture Jeanne Campbell Reesman*, ce n'est donc pas Jack Johnson, champion confirmé et mondialement célèbre en 1911, qui a inspiré le personnage de Rivera**. Leurs seuls points communs sont d'être haïs du public blanc et de triompher envers et contre tout (et notamment malgré les arbitres véreux ou racistes). Il ne semble pas, cependant, que Rivers ait essuyé, tant s'en faut, autant d'injures et d'objectes éructions que Johnson, premier boxeur noir à ravir aux pugilistes blancs le titre d'homme le plus fort du monde – et qui le paya toute sa vie des plus iniques persécutions. Les poids légers

* *L'étude de J. Campbell Reesman, Jack London's Racial Lives (2009), qui explore les contradictions existentielles de London et son humanisme équivoque, est par ailleurs fort instructive.*

** *Dans Le Mexicain, il n'y a qu'une seule (et mince) allusion au paria triomphant Jack Johnson – que London avait vu vaincre Jeffries et qui le fascinait. Elle consiste à attribuer non à Rivera mais à son adversaire, Danny Ward, la capacité de réitérer le coup de maître qui permit au divin Johnson de terrasser l'épais fanfaron Jeffries et de conserver son titre de champion du monde des poids lourds, en 1910. C'est en outre à Ward que London attribue toutes les qualités qu'il avait admirées chez Johnson : la gouaille, la sociabilité, l'élégance, la technique parfaitement maîtrisée...*

ne suscitaient pas la même passion populaire que les poids lourds, hercules de foire quasi déifiés*. Et les chicanos, de vieille souche californienne quoique fort plébéienne, ne pâtissaient pas du même opprobre que les Noirs, alors à peine rescapés des fers de l'esclavage.

D'ailleurs, dans cette nouvelle, London ne prend guère la peine de souligner ou de critiquer le mépris chauvin des Blancs auxquels Rivera a affaire. Ces préjugés allaient de soi à l'époque et subsistent encore, et sous bien des formes. London insiste même davantage sur la haine – transcendée en mission – que Rivera éprouve envers les gringos, en réaction à tous les tourments que ceux-ci ont infligés à son peuple. Ces méfaits étaient alors si connus que London ne mentionne que brièvement l'odieuse coopération des autorités américaines avec le régime tyrannique de Porfirio Díaz (qui allait de soi, elle aussi, jusqu'à ce que Washington se retourne au dernier moment contre celui-ci, trop carbonisé, et se décide à parier sur son rival réformiste Francisco Madero).

Car, quoi qu'on en ait dit, ni le racisme bestial d'une plèbe plus ou moins blonde ni les turpitudes politico-diplomatiques des patriciens ne sont le sujet de cette fable. Non, ce que London explore ici, davantage que la bêtise féroce des masses ou l'incorrigible corruption du système social, c'est la force des faibles, qui ne leur est donnée que lorsque la volonté rencontre en eux la conscience – dépassement que London exalte, non sans un petit tres-saillement d'effroi. Ce qui le fascine, au fond, c'est la

* Les boxeurs noirs brillaient déjà dans toutes les autres catégories de poids, sans que cela provoque l'hystérie raciste qui suivit les victoires de Johnson.

possibilité qu'un adolescent surgi de nulle part se fasse ange exterminateur, armé de son seul corps nu offert aux coups et sans autre idéal héroïque que la vengeance – avec l'entrain glacial d'une « machine de guerre ». London fait ici le rêve (ou est-ce un pari qu'il prend?) que cette énergie purement destructrice, exempte de tout questionnement, de toute empathie et de toute passion créatrice, pourrait faire, par quelque ruse de l'histoire, progresser la justice sociale et servir au renversement des oppresseurs.

LES FUSILS DE LA RÉVOLUTION

Cet acharnement, que Rivera pousse jusqu'au sublime, anime aussi la Junta dont le jeune boxeur est le membre le plus subalterne et le plus fanatique. Ces exilés qui ont tout sacrifié à la Cause, ces propagandistes infatigables, ces combattants de l'ombre, en proie aux plus mortels périls, sont aussi, à leur manière plus humble, des héros – mais des héros « ordinaires » qui ont conservé en eux l'humanité dont Rivera a été amputé par les sbires du tyran Porfirio Díaz.

Pour dépeindre ce personnage collectif qu'est la Junta, London a clairement transposé dans sa fiction l'une des composantes de la Junta Revolucionaria Mexicana, une coalition disparate qui regroupait, après la défaite de Madero à l'élection présidentielle truquée de juin 1910, la plupart des opposants mexicains réfugiés aux États-Unis, nombreux dans le sud de la Californie et du Texas. Le local « fourmillant d'activité » de la Junta ressemble à s'y méprendre à celui du Parti libéral mexicain (PLM) en exil à Los Angeles. Cette organisation de tendance

libertaire était animée par le fougueux publiciste Ricardo Flores Magón et son frère Enrique. London, s'il ne les a pas côtoyés, ne pouvait que s'intéresser de près à ces rebelles aux idées si semblables aux siennes. Le réformisme tiède des bourgeois madéristes n'était pas sa tasse de tequila.*

Par souci, sans doute, de ne pas alerter les lecteurs du Saturday Evening Post, il ne décrit pas les révolutionnaires de la Junta comme des « rouges » œuvrant à l'effondrement de l'édifice social mais plus vaguement comme des « patriotes », aussi dévoués qu'intègres. Néanmoins, peu de temps après le match mémorable opposant Rivers à Reagan, London interrompit ses travaux alimentaires pour adresser une lettre « aux chers et courageux camarades de la révolution mexicaine », et voici ce qu'il y écrivait :

Nous les socialistes, les anarchistes, les vagabonds, les voleurs de poules, les hors-la-loi et autres citoyens indésirables des États-Unis, nous sommes de cœur et d'esprit avec vous dans vos efforts pour en finir avec l'esclavage et l'autocratie au Mexique [...]. Tous les noms dont on vous a traités, on nous les a accolés aussi. Et, quand la corruption et l'avidité ont l'insulte aux lèvres, il est inévitable que les gens intègres et courageux, les patriotes et les martyrs se fassent traiter de voleurs de poules et de hors-la-loi. Et c'est en tant que voleur de poules, de hors-la-loi et de révolutionnaire que je signe cette lettre.

Jack London

* Voir FLORES MAGÓN Ricardo, Propos d'un agitateur, *Libertalia*, 2008/2015.

L'enthousiasme de London pour la rébellion mexicaine était alors partagé par tout ce qu'on dénombrerait de réfractaires au nord du Rio Grande, de John Reed à Joe Hill. Dès les prémices du soulèvement au Mexique, à l'automne 1910, les révolutionnaires américains exprimèrent leur solidarité aux insurgés, et certains d'entre eux prirent part aux combats qui se déroulèrent dans les zones frontalières, en Basse-Californie et dans le Sonora. La fraction la plus active et la plus radicale – mais pas la plus nombreuse – parmi les opposants mexicains en exil se ralliait au PLM et à son programme de collectivisation des terres. C'est aussi Magón et ses partisans qui s'attiraient les plus chaudes sympathies de la gauche américaine, dont London était alors l'un des plus célèbres porte-parole. Au point qu'on lui attribua à tort et brièvement, en février 1911, un rôle actif dans l'« invasion » de la Basse-Californie par les « troupes en guenilles » qu'il décrit amoureuxment dans Le Mexicain. Dans leur quête du scoop et leur course à l'intoxication cérébrale, le San Francisco Post et d'autres journaux imaginèrent même que l'écrivain-aventurier s'était mis à la tête de la horde bigarrée qui s'était emparée du nord de la péninsule en tirant quelques coups de fusil.*

* Cependant, quand en 1911 les jours du régime porfiriste semblèrent comptés et que vint l'heure du choix entre le réformisme bourgeois de Madero et le programme anarchiste de Magón, le Socialist Party of America (SPA) de Eugene Debs se prononça pour les madéristes. Rappelons que London était membre du SPA. En 1905, il s'était présenté sans succès comme candidat de ce parti à la mairie d'Oakland et avait publié, sous le titre *The Dream of Debs*, une nouvelle décrivant la grève générale que prônait alors Debs – mais le rapport contradictoire de l'ardent révolutionnaire London au mouvement ouvrier et à ses dirigeants nous entraînerait trop loin (voir *Grève générale, Libertalia*, 2008 ; ainsi que *Révolution, Libretto*, 2008).

Ce qui était vrai, c'était que les magonistes et leurs supplétifs américains, anarchistes ou syndicalistes révolutionnaires, avaient profité de l'affaiblissement du régime porfiriste pour franchir en armes la frontière en janvier 1911. Le tableau que London dresse de ce ramassis de baroudeurs et de va-nu-pieds n'est que trop véridique mais, dans la décevante réalité, les armes qui leur faisaient tant défaut ne vinrent jamais : nul héroïque gladiateur, nul mécène munificent ne prodigua l'or que coûtent les victoires.

Les magonistes décidèrent de faire sans. Quelques dizaines d'hommes décidés, commandés par le guérillero mexicain Simón Berthold, occupèrent Mexicali le 29 janvier 1911 puis Tecate et Tijuana (ces trois localités n'étaient alors que des villages frontaliers). Des utopistes de tout poil affluèrent et entreprirent d'accoucher d'une société communiste agraire, fondée sur l'abolition de la propriété privée : l'éphémère et minuscule « République socialiste de Basse-Californie ». Mais les troupes fidèles à Porfirio Díaz, fortes du soutien effectif des autorités américaines, les en chassèrent en mai 1911, quelques jours avant la chute du tyran à Mexico – et cette expérience révolutionnaire tourna court.*

* Les raisons de cet échec sont multiples. Principalement, les volontaires magonistes étaient peu nombreux et manquaient cruellement d'argent, et donc d'armes et de munitions, comme London le souligne. Certes, ces libérateurs furent bien accueillis par la population locale, alors encline aux espérances révolutionnaires – sans quoi, leur mainmise sur la région n'aurait pas pu durer près de six mois, comme il advint. Mais les habituelles bisbilles entre sectateurs de diverses chapelles nuisirent fortement à leur cohérence stratégique. Et, bien sûr, toutes les puissances s'étaient liguées contre eux : les grands propriétaires terriens qu'ils prétendaient exproprier, les restes très meurtriers des forces porfiristes et surtout l'État américain, qui voyait d'un très mauvais œil le communisme s'établir

Trois ans plus tard, London eut à nouveau à parler du Mexique, où la révolution n'avait pas tardé à se transformer en une dévastatrice guerre civile entre chefs rebelles. Il rejoignit le corps expéditionnaire américain comme correspondant de guerre du magazine Collier's juste après la brutale intervention américaine à Vera Cruz en avril 1914. Après de brefs et sanglants combats causés par la courageuse et vaine résistance de la population civile, l'occupation de la ville par les marines dura jusqu'en novembre, mais London, arrivé après la bataille, n'y passa que six semaines, chassé par une turista ambiennaise et vengeresse.

Contrairement à John Reed, qui passa plusieurs mois avec l'armée paysanne de Pancho Villa pour rédiger son passionnant Mexique insurgé, London ne s'aventura pas hors de la zone occupée. Dans son premier reportage, il semble déplorer le carnage et critiquer la politique de la canonnière du président Woodrow Wilson, dictée par le dieu Dollar. Dans les six articles suivants, il change de ton du tout au tout. Aussi pétri de contradictions qu'il était perclus de maux, et se plaisant parmi les soudards qu'il avait tant vomis, il prend fait et cause pour l'intervention américaine. Il justifie et glorifie même, entre deux extravasations diarrhéiques, l'ingérence civilisatrice des États-Unis. Il profère au passage, du haut d'une effarante ignorance, des énormités racistes sur les populations indigènes du Mexique et, avec une sorte de rage,

à ses frontières – mais aussi les partisans de Madero, aux portes du pouvoir, qui avaient accepté de déposer les armes en échange du départ de Díaz et n'aspiraient qu'à rétablir l'ordre. La mort en avril 1911 de Berthold, abattu par un franc-tireur porfiriste, accéléra la défaite annoncée de ce bataillon émancipateur, qui préfigure modestement les colonnes anarchistes catalanes répandant le communisme libertaire en Aragon un quart de siècle plus tard.

sur les mestizos au « sang mêlé », qu'il voue aux gémonies et charge de tous les maux du pays*.

*Est-ce bien le même homme qui a écrit Le Mexicain** ?*

Philippe Mortimer

Auteur et éditeur (L'Insomniaque), Philippe Mortimer a traduit d'autres textes de Jack London pour Libertalia : *Le Talon de fer*, *Coup pour coup*, *Construire un feu*.

* La gauche américaine unanime s'indigna de tant de rétractations. On accusa London d'être à la solde des compagnies pétrolières. L'intervention, censée empêcher une livraison d'armes à l'usurpateur Huerta était en effet très clairement destinée à s'assurer le contrôle des champs pétrolifères de Tampico. Il s'agissait aussi de réaffirmer l'hégémonie des États-Unis dans leur « arrière-cour » latino-américaine, suprématie que London approuvait en défendant l'occupation de Vera Cruz. Il semble plutôt que les idées de plus en plus confuses de l'écrivain, ex-bourlingueur devenu propriétaire terrien, aient évolué vers une forme de darwinisme social, mâtiné de patriotisme bon teint, notamment en raison des bruits de bottes en Europe et de la perspective d'une guerre mondiale. London s'était en fait souvent flatté de la supériorité culturelle, voire biologique, des Anglo-Saxons (d'où son étrange hostilité envers le métissage). Rompant avec l'internationalisme doctrinal du SPA, il appellera à l'entrée en guerre des États-Unis par solidarité avec l'originelle Angleterre et, dans une lettre particulièrement décousue, démissionnera du parti en mars 1916 : la rupture avec le socialisme est consommée, le casse-pipe mondial va tout changer pour que rien ne change, et London n'a plus que quelques mois à vivre.

** N'avait-il pas forgé le personnage indomptable de Rivera, dans les veines duquel « coulait le sang indien, mêlé au sang d'Espagne » ? N'avait-il pas fait naguère allégeance à la troupe des « voleurs de poules » ? Sa fille Joan elle-même s'étonnait encore vingt-cinq ans plus tard de la monstrosité de ce reniement : « Les articles qu'il a écrits pour Collier's lors de son séjour au Mexique révélaient une telle volte-face dans ses positions sur la révolution mexicaine et le rôle qu'y jouait l'Amérique qu'on était tenté de penser qu'ils avaient été écrits sous son nom par quelqu'un d'autre, entièrement différent de lui. » (LONDON Joan, Jack London and His Times, 1939).

LE MEXICAIN

AOÛT 1911

Nul ne connaissait son histoire personnelle – les gens de la Junta*, moins que quiconque. Il était leur « petit mystère » et leur « grand patriote ». Et, à sa manière, il œuvra tout autant qu’eux à l’avènement de la révolution au Mexique. Ils mirent un certain temps à reconnaître la valeur de ses efforts, car aucun d’entre eux ne le portait dans son cœur. Le jour où il échoua pour la première fois dans leur local grouillant d’activité, ils le soupçonnèrent d’être un mouchard à la solde des services secrets de Díaz**. Trop nombreux étaient les camarades qui croupissaient dans des prisons civiles ou militaires, dispersés

* Transposition de la Junta Revolucionaria Mexicana, une coalition disparate qui regroupait, après la défaite de Francisco Madero à l’élection présidentielle truquée de 1910, la plupart des opposants mexicains réfugiés aux États-Unis – des partisans modérés de Madero aux militants anarchisants du Partido Liberal Mexicano, dirigé par les frères Magón (voir FLORES MAGÓN Ricardo, *Propos d’un agitateur, op. cit.*) [NdT].

** Porfirio Díaz Mori, né en 1830, dirigea d’une main de fer la République fédérale du Mexique, de 1876 à 1911. Ce métis hispano-mixtèque s’était distingué dans la guerre contre le corps expéditionnaire français. En 1871, il prit les armes contre son mentor Juárez et finit par accéder à la présidence cinq ans plus tard. Sa dictature, qui ne dura si longtemps qu’au prix des plus sanglantes iniquités, permit au Mexique de se « moderniser » sous la houlette de technocrates à l’européenne, les *Científicos* – ce qui ne manqua pas d’affamer le bas peuple et d’exacerber à un degré inouï les inégalités sociales. Chassé du pouvoir en 1911 par la révolution, le vieux tyran s’exila en Europe et mourut à Paris en 1915 [NdT].

aux quatre coins des États-Unis. Tous les jours, des réfugiés politiques étaient reconduits, fers aux pieds, de l'autre côté de la frontière, pour être adossés à des murs de pisé et fusillés.

De prime abord, ce garçon, qui n'avait guère plus de 18 ans et n'était pas bien costaud, ne leur fit pas bonne impression. Il se présenta sous le nom de Felipe Rivera et annonça qu'il souhaitait travailler pour la révolution. Ce fut tout. Pas un mot de plus, pas la moindre explication. Il attendit debout la réponse. Sur ses lèvres, nul sourire. Dans son regard, pas la moindre lueur d'affabilité. Même ce grand gaillard fringant de Paulino Vera sentit un frisson lui parcourir l'échine, tant ce garçon à la mine maussade dégageait un je-ne-sais-quoi de terrible et d'impénétrable. Ses yeux noirs avaient quelque chose de reptilien et de venimeux. Le ressentiment qu'on y lisait semblait aussi intense qu'inextirpable. Il promena son regard des visages des conspirateurs à la machine à écrire sur laquelle pianotait consciencieusement la menue Mme Sethby. Se sentant observée, elle leva la tête, et leurs yeux se croisèrent un infime instant. Elle fut troublée, elle aussi, par l'indéfinissable tension qui émanait du jeune homme. Ses doigts s'immobilisèrent sur le clavier, et elle dut se relire pour reprendre le fil de la lettre qu'elle rédigeait.

Paulino Vera, Arrellano et Ramos échangèrent des regards perplexes et dubitatifs. Cet adolescent fluet incarnait l'Inconnu, porteur des plus ténébreuses menaces. Son cas était inintelligible à ces révolutionnaires ordinaires et intègres. La haine farouche que

leur inspiraient Díaz et sa tyrannie était, en quelque sorte, naturelle chez tout patriote sincère. Mais ce garçon était différent, et cette différence leur était un mystère. Ce fut Vera, toujours le plus impulsif d'entre eux, et le plus prompt à agir, qui rompit enfin le silence :

— Très bien, dit-il d'un ton glacial. Tu dis que tu veux travailler pour la révolution. Enlève ta veste et accroche-la. Viens, je vais te montrer où sont les seaux et les serpillières. Le sol est sale. Tu vas commencer par le frotter, ensuite tu vas frotter les parquets des autres pièces. Il faut aussi nettoyer les crachoirs. Et laver les carreaux des fenêtres...

— C'est pour la révolution ? s'enquit le garçon.

— C'est pour la révolution, répondit Vera.

Rivera leur jeta un regard circulaire, froid et soupçonneux, puis il ôta sa veste.

— D'accord, dit-il.

Et rien de plus.

Tous les matins à l'aube, il vint accomplir sa besogne : balayer, récurer, nettoyer. Il vidait les cendriers des poêles, montait le charbon et le petit bois, allumait les feux avant même que le plus matinal d'entre eux ne se fût assis à son bureau.

— Je peux dormir ici ? demanda-t-il, un jour.

Ah ! c'était donc ça ! La main de Díaz se montrait ! Dormir dans le local de la Junta lui aurait permis d'accéder à tous ses secrets, notamment aux listes de noms et d'adresses de camarades au Mexique. On lui refusa donc cette faveur. Et Rivera n'en parla plus jamais. Personne ne savait où il dormait et prenait ses

repas, ni grâce à quelles ressources il subsistait. Un jour, Arrellano voulut lui faire don de deux dollars. Rivera déclina l'offre d'un geste de la tête. Lorsque Vera s'en mêla et le pressa d'accepter, Rivera réitéra son refus ainsi :

— Je travaille pour la révolution.

★

★ ★

Il faut de l'argent pour préparer une révolution moderne, et la Junta était sans cesse en proie aux difficultés financières. Ses membres n'avaient jamais un sou en poche. Certes ils travaillaient dur, sans rechigner à la tâche, mais, certains jours, le sort de la révolution ne tenait qu'à quelques dollars de plus ou de moins. Ce cas survint lorsque le propriétaire des lieux menaça de les expulser, le paiement du loyer du local accusant un retard de deux mois. Ce jour-là, ce fut Felipe Rivera, le garçon qui frottait les parquets, toujours vêtu de hardes rapiécées, qui posa soixante dollars en or sur le bureau de May Sethby.

Puis il arriva ceci. Trois cents lettres, tapées sur les machines à écrire du local attendaient d'être affranchies pour être envoyées : appels à l'aide financière de généreux donateurs ou à la solidarité des syndicats ouvriers, missives aux journaux demandant une information impartiale, protestations formelles contre les traitements sévères qu'infligeaient les tribunaux américains aux révolutionnaires. Vera avait déjà vendu la montre en or que son père lui

avait léguée. La bague toute simple qui ornait l'annulaire de May Sethby avait depuis longtemps connu le même sort. La situation était désespérée. Ramos et Arrellano s'arrachaient les cheveux. Il fallait absolument expédier ces lettres, et la poste n'accordait aucun crédit aux acheteurs de timbres. Au vu de cette détresse, Rivera mit son chapeau et sortit. Quand il revint, il posa mille timbres à deux cents sur le bureau de May Sethby.

— Je me demande si ces timbres n'ont pas été payés avec l'or maudit de Díaz, dit Vera à ses camarades.

Ils haussèrent les sourcils d'un air irrésolu. Et Felipe Rivera, frotteur des parquets de la révolution, continua d'apporter de l'or et de l'argent à la Junta chaque fois qu'elle était ainsi aux abois.

Et cependant ils ne parvenaient pas à l'aimer. Il était plus que jamais une énigme. Ses manières différaient en tout des leurs. Il ne se confiait jamais. Il décourageait toute tentative de lier conversation et esquivait toute explication. Il avait beau être le plus jeune, aucun d'entre eux ne trouvait le courage de l'interroger.

— C'est peut-être un grand esprit solitaire... Je ne sais plus que penser de lui, avoua Arrellano.

— Il n'est pas humain, déclara Ramos.

— Son âme est desséchée, dit May Sethby. La légèreté et le rire en ont été extirpées à jamais. Il est comme un mort, et pourtant il est effroyablement vivant.

— Il a connu l'enfer, dit Vera. Personne ne peut avoir un tel regard sans avoir connu l'enfer. Et ce n'est qu'un gamin...

Toutefois, ils n'avaient pour lui aucune sympathie. Il ne parlait jamais, ne posait jamais de questions, ne faisait jamais de propositions. Pendant qu'ils causaient avec des accents passionnés de la révolution, il restait là, debout, immobile et muet, aussi impassible qu'une statue – sauf pour ses yeux, qui luisaient sans cesse d'une haine contenue et mystérieuse. Ils allaient d'un orateur à l'autre, et ce regard glacial les troublait.

— Ce n'est pas un mouchard, confia Vera à May Sethby. C'est un patriote, et même, croyez-moi, le plus fervent patriote d'entre nous. Je le sais, je le sens... Ma raison et mon cœur me le disent. Mais pour le reste, je ne le connais pas, je ne sais rien de lui...

— Il a mauvais caractère, observa May Sethby.

— C'est le moins qu'on puisse dire, acquiesça Vera en frémissant. Quand il me regarde avec ses yeux étranges, ça me fait froid dans le dos... Ils n'aiment pas, ces yeux, ils menacent. Ils sont aussi sauvages que des tigres affamés. Je suis certain que, si je trahissais la Cause, il me tuerait sans hésiter. Cet être n'a pas de cœur. Il est impitoyable comme l'acier, insensible comme la glace... Il a la froideur absolue d'un rayon de lune sur la face d'un homme qui meurt gelé au sommet d'une montagne. Je n'ai pas peur de Díaz et de ses tueurs. Mais, très franchement, ce garçon-là me pétrifie d'effroi. Il suinte la mort par tous ses pores.

Ce fut pourtant Vera qui persuada les autres de confier une première mission de confiance à Rivera. Les lignes de communication entre Los Angeles et

la Basse-Californie avaient été coupées. Au sud de la frontière, trois camarades avaient été forcés de creuser leurs propres tombes avant d'être fusillés par les sbires de Díaz. Au nord de la frontière, deux autres révolutionnaires avaient été arrêtés et incarcérés à Los Angeles, sur ordre du gouvernement américain. Juan Alvarado, le commandant des troupes fédérales à Tijuana, était un véritable démon. Il déjouait tous les efforts de la Junta pour s'infiltrer dans la péninsule et se coordonner avec les révolutionnaires de Basse-Californie.

Le jeune Rivera reçut ses instructions et fut envoyé au sud de la frontière. Quand il revint à Los Angeles, les lignes de communication avaient été rétablies, et Juan Alvarado était mort. On l'avait retrouvé dans son lit, un poignard planté dans le cœur jusqu'à la garde. Cet assassinat outrepassait la mission de Rivera mais les gens de la Junta, qui n'ignoraient rien de ses déplacements, se doutèrent bien qu'il ne s'agissait pas d'une coïncidence. Ils ne lui posèrent aucune question à ce sujet. Quant à lui, il n'en dit pas un mot. Mais ils se consultèrent du regard et n'en pensèrent pas moins.

— Je vous l'avais bien dit, murmura Vera. Díaz n'a pas d'ennemi plus redoutable que ce garçon. Il est implacable. Il est la main de Dieu.

Ce n'était plus seulement son air farouche qui attestait de son mauvais caractère, c'étaient des traces de coups au visage. Un jour, c'était une lèvre fendue, le lendemain un œil au beurre noir ou une oreille en chou-fleur. Il était évident qu'il

se bagarrait souvent dans le monde extérieur où il mangeait et dormait, gagnait de l'argent et se livrait à Dieu sait quels agissements. Avec le temps, il en vint à typographier le modeste journal révolutionnaire que la Junta publiait chaque semaine. Certains jours, il lui était impossible de composer ses lignes tant ses phalanges et ses doigts étaient meurtris. Un jour, c'était l'un de ses bras qui pendait, inerte, tandis que les traits de son visage étaient crispés par une douleur muette.

— C'est un vaurien, dit Arrellano.

— Il doit fréquenter des lieux mal famés, conjectura Ramos.

— Mais où trouve-t-il tout cet argent? demanda Vera. Aujourd'hui encore, je viens d'apprendre qu'il avait réglé la facture du papier... Cent quarante dollars...

— Et puis, il y a toutes ses absences, intervint May Sethby. Il ne nous fournit jamais aucune explication.

— On devrait le faire suivre, proposa Ramos.

— Je n'aimerais pas être chargé de l'espionner, dit Vera. Il y aurait de fortes chances pour qu'on ne me revoie jamais vivant. Il est en proie à une passion terrible. Il ne permettra à personne de s'interposer entre lui et cette passion, pas même à Dieu.

— En sa présence, je me sens tout petit, avoua Ramos.

— Je vois en lui le primitif par excellence, dit Arrellano. C'est un fauve, tout en énergie, un loup féroce qui déchire ses proies, un crocodile qui frappe comme l'éclair.

— Il est la révolution incarnée, dit Vera. Il est sa flamme, son souffle vital. Sa soif de vengeance est insatiable, et quand il égorge, c'est à la nuit venue, sans un cri, tel un ange exterminateur surgissant des ténèbres pour frapper les oppresseurs.

— Moi, j'éprouve de la compassion pour lui, avoua May Sethby. Il n'a pas d'amis. Il hait tout le monde. Il n'y a que nous qu'il tolère, car nous servons ses desseins. Il est seul au monde et reste confiné dans sa solitude...

Sa voix se perdit dans un sanglot, aussitôt étouffé, et ses yeux se voilèrent.

Les absences de Rivera étaient enveloppées du plus profond mystère. Il lui arrivait de ne pas venir au local pendant plus d'une semaine. Il y eut même une fois où il disparut pendant un long mois. Chaque fois qu'il réapparaissait, c'était sans prévenir, et chaque fois, il posait, sans le moindre commentaire, des espèces sonnantes et trébuchantes sur le bureau de May Sethby. Il pouvait aussi passer plusieurs jours de suite, voire plusieurs semaines, au local de la Junta. Et même dans ces périodes d'assiduité, il lui arrivait de s'éclipser au milieu de la journée et de ne revenir qu'à la tombée de la nuit. Un soir, Arrellano l'avait trouvé au local à minuit passé, alignant des caractères typographiques de ses doigts fraîchement esquinés, la lèvre fendue et saignant encore.

La crise finale approchait. Le triomphe de la révolution semblait imminent mais il dépendait de la Junta, et la Junta était une fois de plus fauchée. Jamais elle n'avait eu autant besoin d'argent, et jamais les fonds nécessaires n'avaient été si difficiles à lever. Les patriotes avaient versé jusqu'à leur dernier sou et n'avaient plus rien à donner. Des *peones* miséreux, réfugiés aux États-Unis et employés à la construction des chemins de fer, versaient pour la Cause la moitié de leurs salaires de misère. Mais il en fallait bien davantage. Le rêve était sur le point de devenir réalité : le lent travail de sape, les années de labeur épuisant et de complots périlleux allaient enfin aboutir. Le moment propice était venu. La révolution était à portée de main. Un dernier effort héroïque, et les forces insurgées seraient victorieuses. Les gens de la Junta connaissaient bien les Mexicains : une fois lancée sur ses rails, l'insurrection se propagerait d'elle-même, et le régime de Díaz s'écroulerait comme un château de cartes.

Aux frontières, des révolutionnaires se tenaient prêts à déferler. Un Yankee, à la tête d'une centaine d'hommes des IWW*, n'attendait qu'un mot pour

* Industrial Workers of the World, ou Wobblies. Ce syndicat ouvrier radical, où abondaient les aventuriers et les agitateurs, était alors en pleine expansion. Plusieurs de ses membres (dont le célèbre barde et martyr Joe Hill) participèrent, en

franchir la frontière et conquérir la Basse-Californie. Mais il avait besoin de fusils. De même que tous ceux qui souhaitaient combattre pour la Junta, tout le long de la frontière jusqu'à la côte atlantique : aventuriers, bandits, soldats de fortune et autres gens de sac et de corde ; syndicalistes, socialistes, anarchistes et mécontents américains de tout poil ; réfugiés politiques mexicains et *peones* fuyant le servage... Auxquels s'ajoutaient des mineurs vaincus de Coeur d'Alene et du Colorado* qui, récemment élargis des geôles américaines, étaient fermement résolus à prendre leur revanche contre les forces de l'oppression... Et tous ces tempéraments ardents et réfractaires, mis au rebut du monde moderne – si démentiellement compliqué –, ce qu'ils réclamaient à cor et à cri, c'étaient des armes et des munitions. « Des fusils ! des cartouches ! », telle était leur incessante et unanime clameur.

Si ces cohortes hétérogènes et vindicatives de miséreux traversaient en force la frontière, la révolution triompherait immanquablement puisque les hôtels des douanes et les ports de débarquement tomberaient entre les mains des insurgés sans que Díaz pût s'y opposer. En effet, il n'oserait pas envoyer ses troupes contre eux, car il lui fallait en priorité

novembre 1910, à l'intervention armée en Basse-Californie du Partido Liberal Mexicano. Voir KORNBLUH Joyce, *Wobblies & Hobos*, L'insomniaque, 2012 [NdT].

* Coeur d'Alene, dans l'Idaho, est une ville minière où des grèves, très brutalement réprimées, eurent lieu dans les années 1890. Dans le Colorado, il y eut, en 1903 et en 1904, une demi-douzaine de grèves très dures, menées par la Western Federation of Miners (WFM), dont le dirigeant était Big Bill Haywood, cofondateur des IWW en 1905 [NdT].

tenir sous sa coupe les régions du sud. Or, au sud du Mexique, l'incendie se répandrait malgré la présence de l'armée. Le peuple se soulèverait et les soudards de Díaz seraient chassés des villes l'une après l'autre. Les États de la fédération mexicaine seraient ainsi libérés un par un, jusqu'à ce qu'enfin les armées révolutionnaires victorieuses resserrent leur étau autour de Mexico, l'ultime bastion du tyran.

Mais l'argent faisait défaut. La Junta ne manquait pas de combattants, tous impatients d'en découdre et très capables de se servir d'un fusil. Elle était en cheville avec des trafiquants d'armes, qui pouvaient lui vendre autant de fusils que nécessaire. Mais ses longs efforts pour faire mûrir la révolution avaient épuisé ses ressources financières. Le dernier révolutionnaire qui ne crevât pas de faim s'était dépouillé de son dernier dollar. Et la grande aventure restait un mirage. Des fusils, des cartouches ! Il fallait coûte que coûte armer les bataillons en guenilles de la révolution. Mais avec quels fonds ? Ramos pleurait à chaudes larmes ses terres confisquées. Arrellano se repentait d'avoir été si dépensier dans sa folle jeunesse. May Sethby se demandait s'il en serait allé autrement si la Junta avait été plus économe dans le passé.

— Dire que la liberté du Mexique dépend de quelques milliers de dollars ! se lamentait Paulino Vera.

Le découragement se lisait sur leurs visages. Leur dernier espoir avait reposé sur un riche propriétaire, José Amarillo, récemment converti à la Cause. Il leur avait promis une contribution substantielle mais ils venaient d'apprendre qu'il avait été arrêté dans son

hacienda de l'État de Chihuahua et fusillé sur-le-champ au mur de sa propre écurie.

Rivera, qui était en train de frotter le parquet à genoux, interrompit sa besogne et leva la tête. Ses bras nus étaient mouchetés d'eau savonneuse et crasseuse.

— Cinq mille dollars, ça suffira? demanda-t-il sans lâcher sa brosse.

La stupéfaction remplaça l'abattement dans leurs regards. Vera hocha la tête et déglutit. Il fut incapable de proférer le moindre son, mais il sentit aussitôt naître en lui un fol espoir.

— Commandez les fusils, dit Rivera.

Puis il prononça d'un seul jet plus de mots qu'il n'en avait jamais articulés en leur présence :

— Le temps presse. Dans trois semaines, je vous apporterai les cinq mille dollars. Tout ira bien. La saison sera plus douce pour les combattants. Et puis, je ne peux pas faire mieux.

Vera lutta contre son espoir renaissant. Il avait peine à y croire. Il avait vu se briser tant de belles espérances depuis qu'il jouait au jeu de la révolution. Il était tenté de se fier au frotteur des parquets de la révolution, mais il n'osait pas croire à une promesse si pharamineuse.

— Tu es fou, fit-il.

— Vous aurez l'argent dans trois semaines, dit Rivera. Commandez les fusils.

Il se leva, baissa les manches de sa chemise et enfila sa veste.

— Commandez les fusils, répéta-t-il. Il faut que je parte, maintenant.

Après avoir couru d'un endroit à l'autre, passé maints coups de fil et essuyé bien des rebuffades, Rivera parvint à obtenir un rendez-vous avec Kelly dans son bureau, en fin de soirée. Kelly était débordé. En outre, il jouait de malchance. Il avait fait venir Danny Ward de New York pour organiser un match entre celui-ci et Billy Carthey. La rencontre était censée avoir lieu trois semaines plus tard. Or cela faisait deux jours que Carthey, blessé, gardait la chambre – chose qui avait été soigneusement cachée aux journalistes sportifs. Kelly n'avait trouvé personne pour le remplacer. Il avait envoyé des dizaines de télégrammes à tous les poids légers de quelque réputation du pays, mais ils s'étaient déjà tous fermement engagés pour d'autres combats. Et voilà qu'il reprenait un peu espoir.

— Tu ne manques pas de culot, dit Kelly à Rivera après l'avoir brièvement jaugé du regard.

La haine faisait luire les prunelles de Rivera, mais son visage restait impassible.

— Je peux battre Ward, se contenta-t-il d'affirmer.

— Comment le sais-tu ? Tu l'as déjà vu boxer ?

Rivera secoua la tête.

— Il pourrait te flanquer une raclée d'une seule main, les yeux fermés, dit Kelly.

Rivera haussa les épaules.

— Tu n'as rien d'autre à dire ? demanda l'organisateur de combats.

— Je peux battre Ward.

— T'as boxé contre qui ? s'enquit le frère de Kelly, Michael.

Il tenait un billard, le Yellowstone, où il empochait des sommes considérables en prenant des paris sur les matchs de boxe. Pour toute réponse, Rivera lui jeta un regard glacial. Le jeune et sportif secrétaire de l'organisateur ricana. Ce fut Kelly qui rompit le silence chargé d'hostilité.

— Bon, Roberts te connaît, lui, dit Kelly. Il sera là d'un moment à l'autre. Assieds-toi, en attendant. À te voir, comme ça, je dirais que tu n'as aucune chance. Je peux pas me mettre le public à dos en faisant combattre un tocard. Les places du premier rang se vendent à quinze dollars, tu sais...

Roberts arriva, visiblement éméché. C'était un grand échalas à la démarche chaloupée, et il parlait comme il marchait : avec désinvolture et décontraction.

Kelly alla droit au but :

— Roberts, tu te vantes d'avoir découvert ce petit Mexicain... Tu sais que Carthey s'est péte le bras. Et voilà que cette demi-portion se pointe ici et prétend pouvoir le remplacer. Qu'est-ce t'en dis ?

— C'est bon, Kelly, répondit Roberts de sa voix traînante. Ce gamin sait se battre, crois-moi.

— Tu vas quand même pas me faire croire qu'il peut battre Ward ! répliqua sèchement Kelly.

Roberts réfléchit un instant avant de répondre :

— Non, je dirais pas ça. Ward, c'est une peinture, un as du ring. Mais il aura du mal à démolir Rivera rapidement. Je le connais, ce petit Rivera...

Jusqu'à présent, aucun de ses adversaires n'est arrivé à trouver son point faible. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'il n'en a pas, de point faible. Et il cogne aussi fort d'un poing que de l'autre ... Quelle que soit sa position sur le ring, il peut décocher à tout instant des coups décisifs.

— Bon, d'accord, mais est-ce qu'il assure, question spectacle ? T'as entraîné et préparé des boxeurs toute ta vie... Je sais que tu t'y connais... Bref, tu crois que le public en aura pour son argent ?

— Ça, j'en suis sûr. Et en plus Rivera va donner du fil à retordre à Ward, je te le garantis. Tu ne le connais pas, ce jeunot. Moi, oui... Normal, c'est moi qui l'ai découvert. Il a pas une seule faille, que je te dis. Tu peux annoncer partout que ce sera un grand match. Tu vas voir, il va l'étonner, Ward... Il va lui montrer qu'il y a de bons boxeurs en Californie, et le public sera épaté. Je dis pas que Rivera peut battre Ward, mais il va se défendre comme un beau diable et s'affirmer comme un grand espoir du noble art.

— Bon, d'accord.

Kelly se tourna vers son secrétaire et lui dit :

— Appelle Ward et demande-lui de nous rejoindre. Il est prévenu, je lui ai dit que je le rappellerai si ça en valait le coup. Il est au Yellowstone en train de bomber le torse et de faire le beau.

Kelly se tourna vers l'entraîneur.

— Tu veux boire un verre ? lui proposa-t-il.

★

★ ★

Tout en sirotant son whisky soda, Roberts se laissa aller à quelques confidences :

— Je vous ai jamais raconté comment je l'ai découvert, ce gamin. Il s'est pointé à la salle un beau matin, il y a deux ans. J'étais en train de préparer Prayne pour son combat contre Delaney. Prayne, c'est un vicieux. Et il est sans pitié. Il avait démoli tous ses *sparring-partners* l'un après l'autre, et je trouvais personne d'assez suicidaire pour les remplacer. J'ai remarqué ce gamin mexicain famélique qui traînait dans la salle. Je lui ai donné une paire de gants et l'ai mis en face de Prayne. Il encaissait les coups comme un vrai dur, mais il avait pas de force. Et il connaissait strictement rien à la boxe. Prayne l'a haché menu. Mais Rivera a tenu le coup pendant deux rounds infernaux avant de tomber dans les pommes. Il était trop mal nourri... Vous l'auriez vu, le pauvre ! Prayne l'avait salement amoché, il était méconnaissable. Je lui ai donné un demi-dollar et un repas complet. Vous auriez vu à quelle vitesse il l'a dévoré ! Ça faisait deux jours qu'il s'était rien mis sous la dent. Après la correction qu'il a reçue, je suis pas près de le revoir, que je me suis dit. Penses-tu ! Le lendemain matin, il est revenu, la gueule encore bien amochée, mais prêt à remettre ça, pour cinquante cents et un peu de bouffe... Et avec le temps, il s'est vachement amélioré. C'est un boxeur né, il a ça dans le sang... Et surtout j'ai jamais vu quelqu'un d'aussi coriace sur un ring. C'est incroyable. C'est pas un cœur qu'il a, c'est un bloc de glace. Je l'ai jamais entendu dire plus de dix mots de suite depuis que je le connais. Il fait son boulot sans se poser de questions.

— Je l'ai déjà vu combattre, intervint le secrétaire. Il a beaucoup boxé pour vous...

— Les meilleurs poids légers de la ville se sont frottés à lui, dit Roberts. Il a appris beaucoup de choses en les combattant. Y en a certains qu'il aurait pu battre. Mais il s'impliquait pas assez. Je me disais qu'il aimait pas vraiment la boxe. On aurait cru qu'il se forçait...

— Ces derniers mois, il paraît qu'il a gagné pas mal de petits combats, l'interrompit Kelly.

— Ouais, je sais pas ce qui lui a pris, tout à coup. Du jour au lendemain, il y a mis tout son cœur. Il a affronté tous les poids légers de la ville, et il a gagné tous ses matchs. Faut croire qu'il avait besoin de fric... Il s'est fait un petit paquet, d'ailleurs. On dirait pas, à voir comment il est fringué... Faut dire qu'il est un peu bizarre. Personne ne sait ce qu'il fait au juste dans la vie, ni comment il passe ses journées. Les jours où il vient à la salle, il disparaît dès qu'il a fini de s'entraîner. Des fois, on le voit plus pendant plusieurs semaines. Et il s'occupe de tout lui-même. Le gars qu'il choisirait comme agent se ferait une fortune, mais Rivera veut pas en entendre parler. Faut voir comment il réclame son avance en liquide quand on rédige un contrat!

C'est à ce moment qu'arriva Danny Ward. Il n'était pas seul : son agent et son entraîneur l'accompagnaient. Il fit irruption dans le bureau comme une bourrasque d'exubérance et de charme. Il distribua les salutations à la ronde, plaça une ou deux plaisanteries et gratifia tout le monde d'un sourire

espiègle. Cette jovialité n'était qu'en partie sincère, car l'homme était un excellent comédien, pour qui elle était d'abord un atout précieux pour sa carrière. Sous ce vernis de bonne humeur, il était retors et inflexible, tant en affaires que sur le ring. Ceux qui l'avaient pratiqué disaient qu'il se faisait âpre et implacable quand on en venait aux choses sérieuses. Il ne manquait aucune réunion où ses intérêts étaient en jeu, et certains allaient jusqu'à affirmer que son agent n'était qu'un homme de paille, dont l'unique fonction consistait à servir de perroquet à Danny.

Tout autre était Rivera. Dans ses veines coulait du sang indien, mêlé au sang d'Espagne. Il resta dans son coin, impassible et silencieux. Seuls ses yeux noirs étaient mobiles, passant d'un visage à l'autre et ne perdant rien de ce qu'il y lisait.

— Alors, c'est lui ? fit Danny en jugeant du regard son adversaire. Comment que tu vas, mon pote ?

Pour toute réponse, Rivera lui jeta un regard brûlant de haine. Il détestait tous les gringos, mais ce gringo-là lui inspira d'emblée une intense aversion.

— Mince alors ! s'écria Danny d'un ton moqueur. Vous voulez quand même pas que j'affronte un sourd-muet !

Quand les rires eurent cessé, il lâcha une autre raillerie :

— Los Angeles est tombée bien bas, si c'est tout ce que vous avez pu dénicher ! Dans quelle école maternelle vous l'avez ramassé, cet avorton ?

— Crois-moi, c'est un client sérieux, objecta Roberts. Il est pas aussi facile à battre qu'il en a l'air.

— Et on déjà vendu la moitié des billets, souligna Kelly. Il faut que tu acceptes, Danny. De toute façon, on a pas trouvé mieux.

Danny jeta un regard plein de dédain à Rivera et soupira.

— Il faudra que je le ménage, alors, fit-il. Histoire de faire durer le match...

Roberts émit un petit grognement désapprobateur. Et l'agent de Danny crut devoir mettre en garde son client :

— Faut faire attention... Avec un débutant, on sait jamais... Faut pas prendre de risques, des fois qu'il t'allonge en douce un coup imparable.

— T'inquiète pas, je ferai gaffe, dit Danny en souriant. Mais je ferai durer le combat pour que le public en ait pour son pognon. J'attendrai le quinzième round* pour le démolir... Ça te va, Kelly?

— Ça me va, répondit Kelly. Du moment que ça n'a pas l'air d'être du chiqué.

— Bon, maintenant parlons affaires, dit Danny.

Il s'interrompit et fit mine de réfléchir avant de poursuivre :

— On reste, bien évidemment, sur soixante-cinq pour cent de bourse, comme avec Carthey. Sauf que là, on partagera pas pareil. Il me faudra quatre-vingt pour cent...

Il se tourna vers l'agent et demanda :

— Ça te va?

L'agent acquiesça d'un hochement de tête.

* Les règles de la boxe permettaient alors des combats sans limite en nombre de rounds.

— T'as pigé? demanda Kelly à Rivera.

Rivera secoua la tête.

— Ben voilà, ça se passe comme ça, expliqua Kelly. La bourse sera de soixante-cinq pour cent de la recette, à se partager entre les boxeurs. Toi, t'es un remplaçant, un parfait inconnu. Danny et toi, vous vous les répartirez comme ceci : quatre-vingt pour cent pour lui et vingt pour cent pour toi. C'est honnête, hein, Roberts?

— Tout à fait honnête, approuva Roberts en se tournant vers Rivera. C'est normal, petit, tu n'as pas encore de réputation.

— Soixante-cinq pour cent de la recette, ça fait combien? demanda Rivera.

— Oh, au moins cinq mille dollars, peut-être même huit mille, répondit Danny. Dans ces eaux-là... Ta part se situera donc entre mille et mille six cents dollars. C'est pas mal, pour un match perdu face à un champion aussi connu que moi. Qu'est-ce t'en dis?

La réponse de Rivera les stupéfia.

— Je veux que le vainqueur ramasse toute la bourse, déclara-t-il d'un ton sans réplique.

Il y eut un long et pesant silence.

— C'est du gâteau, finit par dire l'agent de Danny. Mais Danny secoua la tête.

— Ça fait longtemps que je suis dans la boxe, expliqua-t-il. Je voudrais pas avoir l'air de me méfier de vous autres ou de l'arbitre... Ou des *bookmakers* et des coups tordus qu'ils montent pour truquer les paris... J'ai confiance en vous. Mais, bon... C'est un

peu trop hasardeux pour un boxeur de mon niveau. On sait jamais ce qui peut se passer. Je préfère assurer mes arrières. Et si je me casse un bras pendant le match? Et si on me fait avaler en douce de la drogue?

Il secoua la tête d'un air solennel avant d'ajouter :

— Vainqueur ou perdant, il me faut quatre-vingts pour cent. Qu'est-ce t'en dis, le Mexicain?

Rivera secoua la tête à son tour.

Face à ce refus, Danny ne contint plus sa colère. On en était venu aux choses sérieuses, et il n'entendait rien lâcher face à ce parfait inconnu.

— Comment ça, sale petit métèque! éructa-t-il. J'ai bien envie de te casser la gueule tout de suite!

Roberts s'interposa entre les deux adversaires.

— Le vainqueur ramasse tout, fit Rivera d'un ton buté.

— Pourquoi tu t'entêtes comme ça? demanda Danny.

— Parce que je sais que je peux te battre, répliqua Rivera.

Danny fit mine d'enlever sa veste. Mais, comme son agent le savait bien, ce n'était que pure comédie. La veste resta sur ses épaules, et il se laissa calmer par les autres. Tout le monde sympathisait avec lui. Rivera était seul contre tous.

— Écoute-moi bien, petit crétin, dit Kelly. Toi, t'es rien, t'es personne. On sait que t'as battu quelques boxeurs, ces derniers mois, mais c'étaient des gens du coin, des minus... Danny, lui, il a la classe, c'est un des meilleurs boxeurs de sa catégorie. Son

combat suivant sera pour conquérir le titre de champion du monde... Et toi, personne ne te connaît. En dehors de Los Angeles, personne n'a jamais entendu parler de toi.

— Ça va changer après ce match, répondit Rivera en haussant les épaules.

— Parce ce que tu crois vraiment que tu peux me battre? s'étrangla Danny.

Rivera hocha la tête.

— Allez, petit, écoute la voix de la raison, plaïda Kelly. Pense à la pub que ça va te faire.

— La pub, je m'en fiche, c'est l'argent qui m'intéresse, rétorqua Rivera.

— Tu n'arriveras jamais à me battre, jamais! ricana Danny.

— Alors, qu'est-ce qui t'empêche d'accepter? riposta Rivera. Si t'es sûr de gagner, pourquoi tu choisis pas de tout ramasser?

— C'est ce que je vais faire, je le jure! s'exclama Danny, piqué au vif. Je te rosserai à mort sur le ring, mon garçon... Ça t'apprendra à faire le malin! Prépare le contrat, Kelly. Le vainqueur ramasse tout! Annonce-le aux journalistes. Dis-leur que c'est un règlement de comptes et que ça va barder. Je vais lui montrer de quel bois je me chauffe, à ce gamin.

Le secrétaire avait déjà commencé à rédiger le contrat lorsque Danny l'interrompit :

— Attendez!

Il se tourna vers Rivera et lui demanda :

— La pesée, tu la veux quand?

— Juste avant le match.

— Jamais de la vie, gros malin ! Puisque le vainqueur rafle toute la bourse, on montera sur la balance à dix heures du matin.

— Et le vainqueur ramassera tout ? insista Rivera. On est bien d'accord ?

Danny fit signe que oui. Pour lui, c'était réglé. Il savait qu'il monterait sur le ring en pleine possession de ses moyens.

— La pesée à dix heures, donc, dit Rivera.

Le secrétaire se remit à écrire.

— Ça veut dire que Danny pèsera deux kilos et demi de plus, protesta Roberts. C'est un gros cadeau que tu lui fais, petit. Là, c'est sûr qu'il va te démolir. Il sera fort comme un taureau. Tu es trop bête... Dans ces conditions, tu n'as aucune chance de le battre.

Rivera ne lui répondit que par un regard hostile. Même ce gringo, il le méprisait – alors que, de tous les gringos, c'était pourtant celui qui avait été le plus correct avec lui.

C'est à peine si l'entrée de Rivera sur le ring fut remarquée. Il n'y eut pour l'accueillir que quelques applaudissements épars et quelques cris d'encouragement sans conviction. Le public ne croyait pas en lui. Il était l'agneau que l'on menait au sacrifice, la victime expiatoire que l'illustre Danny allait charcuter. En outre, le public était déçu. Il s'était attendu à un combat épique entre Danny Ward et Billy Carthey, et voilà qu'il devait se contenter de ce débutant, qui ne semblait pas de taille à affronter un champion. Les spectateurs avaient d'ailleurs manifesté leur mécontentement en pariant massivement sur Danny. Et le cœur d'un public bat toujours pour le concurrent sur lequel il a misé son argent.

Le jeune Mexicain s'assit dans son coin du ring et attendit. Les minutes s'écoulaient avec une lenteur infinie. Danny le faisait poireauter. C'était une vieille ruse, mais elle fonctionnait toujours avec les débutants. L'attente aiguïait leurs craintes et jouait sur leurs nerfs. Entourés d'une foule houleuse, dans une atmosphère tabagique et hostile, ils ressassaient leurs appréhensions. Mais, pour une fois, ce subterfuge échoua. Roberts avait raison : Rivera n'avait pas de point faible. Ce jeune boxeur, dont les mouvements étaient si parfaitement coordonnés, et dont le courage et l'énergie étaient hors du commun, n'était pas non plus du genre à se laisser impressionner et à paniquer pour si peu.

De même, l'ambiance de défaite annoncée qui régnait dans son coin ne semblait avoir aucun effet sur son moral. Ses seconds étaient tous des gringos – mais aussi et surtout des minables sans honneur ni capacité, des sous-fifres aigris du monde interlope de la boxe. Et ils étaient très visiblement persuadés qu'ils se trouvaient dans le camp du vaincu.

— Va surtout falloir que tu te protèges et que tu l'évites, l'avertit Spider Hagerty, le soigneur qu'on lui avait assigné. Fais durer le combat aussi longtemps que possible... C'est les consignes de Kelly. Si tu tiens pas le choc et que tu t'écroules trop tôt, les journaux vont encore dire que c'était un match bidon et ça, c'est pas bon pour l'avenir de la boxe à Los Angeles...

Ces recommandations n'étaient guère encourageantes, mais Rivera n'en tint aucun compte. Il méprisait la boxe professionnelle. C'était le sport ignoble du gringo honni. Il s'y était mis, en tant que punching-ball humain dans les salles d'entraînement, pour l'unique et simple raison qu'il crevait de faim. Le fait qu'il était prodigieusement doué pour l'art pugilistique n'y était pour rien. Il exécrait ce sport de mercenaire. Avant de rejoindre la Junta, jamais il n'avait combattu pour de l'argent. Puis il s'était vite rendu compte qu'ainsi l'argent rentrait facilement. Et, certes, il n'était pas le premier homme à connaître le succès dans une carrière qu'il méprisait.

Il ne gambergeait pas, n'avait pas d'états d'âme. Il savait seulement qu'il devait remporter ce match. Aucune autre issue n'était possible. La foule qui se

pressait autour de l'arène n'avait aucune idée des forces qui lui insufflaient son courage et sa détermination d'airain. Danny Ward boxait pour s'enrichir, pour le confort et les plaisirs que procurait l'argent. Alors que ce qui poussait Rivera à combattre, c'étaient des souvenirs qui lui consumaient le cœur et l'esprit – des scènes terrifiantes, qu'en ces instants d'attente solitaire dans son coin du ring il revoyait aussi clairement que lorsqu'il les avait vécues.

Il revoyait les murs blancs de la filature géante de Río Blanco. Il revoyait les six mille ouvriers affamés et épuisés, et les enfants – âgés de 7 ou 8 ans pour certains – qui trimaient toute la journée pour dix centavos par jour. Il revoyait les êtres blêmes et décharnés, sorte de cadavres ambulants, qui travaillaient dans les ateliers de teinture de Río Blanco. Il se souvenait que son père avait qualifié ces ateliers de « chambres de la mort », où un an de labeur suffisait à mener au tombeau les malheureux qu'on y employait. Il revoyait la modeste bicoque où sa mère, épuisée par d'incessantes tâches culinaires et ménagères, trouvait le temps de le dorloter et de l'aimer. Et il revoyait son père – large poitrail et grosses moustaches –, qui était le meilleur des hommes. Son père aimait tous ses semblables et son cœur était si vaste qu'il y puisait encore assez d'amour pour sa femme et son petit *muchacho*, qui jouait dans un coin du petit patio. À l'époque, il ne s'appelait pas encore Felipe Rivera. Son père et sa mère se nommaient Fernández. Et son prénom n'était pas Felipe, mais Juan. Plus tard, il avait dû

changer de nom, car le sien était haï des préfets de police, des *jefes políticos* et des *rurales**.

Ah, Joaquín Fernández! Le grand, le chaleureux Joaquín Fernández! Il occupait une place à part dans les visions de Rivera. À l'époque, il n'avait pas tout compris mais, avec le recul, le rôle de son père lui apparaissait très clairement. Il le revoyait en train de typographier dans sa petite imprimerie ou de griffonner inlassablement des phrases hâtives et nerveuses, assis à son bureau. Et il se souvenait des soirées spéciales, lorsque les travailleurs s'assemblaient à la nuit venue chez son père – en secret, comme des brigands qui méditent un mauvais coup – et discutaient de longues heures pendant que lui, le *muchacho*, faisait semblant de dormir dans un coin de la maison familiale...

★

★ ★

La voix de Spider Hagerty lui parvint comme dans un songe, lointaine et voilée :

— Pas question que tu te couches dès le début, hein? C'est les consignes de Kelly... Faut que t'encaisses le plus longtemps possible... Sinon, gare à toi...

Dix minutes s'étaient écoulées, et il était toujours assis dans son coin. Danny ne l'avait toujours pas

* C'est-à-dire les représentants tout-puissants du pouvoir politique central dans les États du Mexique et le Cuerpo de *policía rural* (équivalent de la gendarmerie française), deux piliers de la dictature de Porfirio Díaz [NdT].

rejoint sur le ring. À l'évidence, il poussait le stratagème jusqu'à ses extrêmes limites.

D'autres souvenirs défilèrent dans la tête de Rivera. La grève ou, pour mieux dire, le *lock-out*, décidé par la direction pour punir les ouvriers de Río Blanco d'avoir soutenu leurs frères en grève à Puebla... La disette, les expéditions dans la montagne pour y cueillir des baies, des racines et des plantes qui provoquaient des maux de ventre terribles... Et soudain, le cauchemar... Les milliers d'ouvriers affamés, rassemblés aux mornes abords d'une filature fermée... Le général Rosalio Martínez* dirigeant en personne l'assaut des troupes porfiristes... Les fusils qui crachaient sans répit la mort, lavant dans un torrent de sang l'outrecuidante indocilité des ouvriers... Et la nuit qui suivit l'hécatombe... Ah, cette nuit! Rivera revoyait les wagons plats où étaient empilés les corps fauchés par la mitraille, en partance pour Vera Cruz et destinés à être jetés en pâture aux requins de la baie... Il avait rampé sur les monceaux de cadavres, en quête de ses parents, et les avait découverts, criblés de balles, nus et mutilés. Il se souvenait plus particulièrement de sa mère, dont seule la tête était visible : le reste de son corps était enseveli sous des dizaines de cadavres sanglants. Les soudards de Díaz l'avaient repéré et s'étaient mis à le

* Ce Galliffet mexicain, secrétaire d'État à la Guerre, a en effet dirigé personnellement le massacre par la troupe de centaines d'ouvriers en grève de la filature géante et quasi esclavagiste de Río Blanco (la plus grande, alors, de toute l'Amérique latine), dans l'État de Vera Cruz, le 7 janvier 1907 [NdT].

canarder. Il avait sauté hors du wagon et s'était enfui dans la nuit vers la montagne, tel un coyote traqué...

Soudain, une grande clameur lui emplit les oreilles, semblable aux rugissements d'une mer déchaînée. Et il vit Danny Ward qui faisait son entrée et se dirigeait vers le ring. Le public ovationnait avec enthousiasme le héros à qui la victoire était promise. Toute la salle l'acclamait, toute la salle l'aimait et le soutenait. Les assistants de Rivera eux-mêmes semblèrent sympathiser avec Danny lorsqu'il se glissa sous les cordes pour se hisser sur le ring. Son visage était animé par une succession interminable de sourires. Quand Danny souriait, il souriait de tous ses traits, jusqu'aux petites rides du rire qui bordaient ses yeux, et même jusqu'au plus profond de ses yeux malicieux. Jamais boxeur n'avait affiché si belle humeur, si bon moral. Son visage resplendissait de bienveillance et de franche camaraderie. Il connaissait tout le monde. Il blaguait et riait, saluait à la ronde ses amis des premiers rangs. Ceux qui étaient plus loin du ring ne pouvaient contenir leur admiration et braillaient à tue-tête :

— Allez Danny! Allez Danny!

Cette joyeuse ovation ne dura pas moins de cinq minutes. Nul ne prêtait la moindre attention à Rivera. Aux yeux du public, il n'existait pas. Il sentit le visage bouffi de Spider Hagerty frôler le sien.

— Te laisse pas impressionner, petit, lui glissa le soigneur à l'oreille. Et souviens-toi des consignes... Faut que tu fasses durer le match le plus longtemps possible. Pas question de te coucher. Si tu te couches,

on a ordre de te tabasser dans le vestiaire... Pigé? Il faut juste que tu restes sur tes cannes...

Le public applaudit à tout rompre lorsque Danny traversa le ring vers le coin de Rivera. Il se pencha vers son adversaire, prit la main droite de celui-ci entre les siennes et la serra avec une cordialité fraternelle. Le visage de Danny était tout près de celui de Rivera. La foule manifesta bruyamment son appréciation du geste sportif de Danny, qui saluait son adversaire avec l'affection d'un frère. Elle vit les lèvres de son favori remuer et crut tout naturellement que ses mots étaient empreints du plus honorable *fair-play*. Seul Rivera les entendit.

— Sale petit rat mexicain, siffla Danny entre ses lèvres souriantes. Je vais te réduire en purée.

Rivera ne se leva pas. Il ne bougea pas d'un iota. Il se contenta de jeter un éclair de haine à Danny.

— Lève-toi donc, espèce de chien! cria derrière lui un homme assis au premier rang.

La foule se mit à le siffler et à conspuer son attitude antisportive, mais il resta assis, imperturbable. Un nouveau tonnerre d'applaudissements éclata lorsque Danny regagna son coin.

Danny se déshabilla et des exclamations admiratives fusèrent de toutes parts. Son corps était parfait, tout en souplesse et en force. Sa peau était aussi blanche – et aussi lisse – que celle d'une jeune femme. Sa capacité de résistance, l'élégance de son style et son inépuisable énergie avaient fait leurs preuves dans de nombreux et mémorables combats. Tous les magazines de culture physique publiaient des photos de cet athlète accompli.

Un grondement hostile se fit entendre lorsque Spider Hagerty débarrassa Rivera de son chandail. Son corps semblait plus frêle, peut-être en raison de sa peau basanée. Or il était lui aussi tout en muscles, même si les siens étaient moins saillants que ceux de son adversaire. En conséquence, la foule ne remarqua pas la robustesse discrète de sa très ferme poitrine. Elle ne pouvait pas non plus deviner l'extrême endurance de sa fibre musculaire, ni la fulgurance de ses réflexes ou l'efficacité motrice des nerfs qui irriguaient cette impeccable machine de guerre. Tout ce qu'elle voyait, cette foule, c'était un gamin de 18 ans au teint basané, c'était une frêle morphologie d'adolescent. Il en allait tout autrement de Danny. Danny était un adulte de 24 ans, et son physique était celui d'un homme accompli, au faîte de sa vigueur. Le contraste entre les deux boxeurs parut encore plus frappant lorsqu'ils se rejoignirent au centre du ring pour écouter les dernières recommandations de l'arbitre.

Rivera remarqua la présence de Roberts, assis au deuxième rang derrière les journalistes. Il était encore plus ivre que d'habitude et, de ce fait, son éloquution était encore plus lente.

— Vas-y mollo, Rivera, fut le conseil qu'il lui prodigua de sa voix traînante. Souviens-toi qu'il peut pas te tuer. Il va te mettre sous pression au début, c'est sûr, mais t'affole pas, perds pas ton sang-froid. Faut juste que tu gagnes du temps en te collant contre lui. Comme ça, si tu baisses pas ta garde, il pourra pas te faire mal. Fais comme s'il était en train de se défouler sur toi à l'entraînement, blinde-toi et protège-toi.

Mais Rivera semblait ne pas l'entendre.

— Toujours aussi buté, ce gamin, marmonna Roberts en s'adressant à son voisin.

Mais à ce moment, ce n'était pas de la haine qui brûlait dans le regard de Rivera. Il ne voyait plus que d'innombrables fusils. Dans la salle, des premiers rangs jusqu'aux hautes et lointaines places à un dollar, chaque visage représentait pour lui un fusil de plus. Il imaginait la longue frontière mexicaine, aride et brûlée par le soleil – et tout le long de cette frontière il voyait des hordes dépenaillées, qui piaffaient d'impatience et n'attendaient pour agir que des fusils et des cartouches.

Revenu dans son coin, il attendit – debout, cette fois. Ses assistants étaient sortis du ring, emportant son tabouret en toile. Dans le coin opposé, Danny lui faisait face en souriant. Le gong retentit, et la bataille commença. Le public ne tarda pas à pousser des cris de joie. Jamais il n'avait vu un combat s'engager de façon aussi convaincante. Les journaux, qui avaient annoncé un règlement de comptes acharné, ne s'étaient pas trompés. Danny se rua sur son adversaire, franchissant en quelques bonds les trois quarts de la surface du ring, dans l'évidente intention de prendre d'emblée l'ascendant sur le Mexicain et de n'en faire qu'une bouchée, ainsi qu'il l'avait annoncé aux journalistes. Et il attaqua... Non pas en portant un coup ni deux, ni même une dizaine... Non, ce fut un ouragan, un tourbillon sans fin d'impacts destructeurs. Rivera était inexistant, noyé sous un déluge de coups qui fusaient de toutes parts, décochés par

un maître au sommet de son art. Ainsi dominé, il se retrouva dans les cordes et l'arbitre dut s'interposer. Puis une nouvelle succession de crochets bien ajustés le propulsa de nouveau dans les cordes.

Ce n'était pas un match, c'était un massacre. N'importe quel public, sauf celui de la boxe, aurait eu son compte d'émotions fortes au terme de cette terrible première minute. Danny faisait montre de toute l'étendue de sa puissance et de sa technique. Le spectacle était certes impressionnant, et le public, tout acquis à Danny et ravi par cette démonstration de force, le savourait tellement qu'il en omettait de remarquer que le Mexicain résistait aux chocs et restait debout. Riverera était oublié et d'ailleurs on n'en voyait plus grand-chose, tant Danny l'étouffait de coups. Ce martèlement ininterrompu dura deux bonnes minutes. Puis, à la faveur d'une séparation des deux adversaires, le public put apercevoir plus distinctement le Mexicain. Sa lèvre était fendue, il saignait du nez. Il se tourna en chancelant, et l'on vit alors les marques rouge vif dont son dos était zébré par la morsure des cordes. Mais personne ne remarqua qu'il n'était pas du tout essoufflé ni que son regard était toujours fixe et concentré. Quand il était *sparring-partner*, il avait pris l'habitude d'être roué de coups. C'est en échange d'un demi-dollar par séance d'entraînement qu'il avait appris à se cuirasser ainsi, avant que son endurance peu commune ne lui vaille de gagner jusqu'à quinze dollars par semaine. Il avait certes été à rude école.

C'est à cet instant qu'il se produisit quelque chose de stupéfiant. L'aveuglante tornade de coups cessa

subitement. Et Rivera resta seul debout sur le ring. Danny, le terrible Danny, était étendu sur le dos, inconscient. Son corps tout entier tremblait convulsivement tandis qu'il s'efforçait de revenir à lui. Il n'avait pas vacillé avant de s'effondrer. Rivera lui avait décoché un crochet du droit qui l'avait cueilli à froid, avec une soudaineté explosive, et l'avait envoyé directement au tapis.

L'arbitre écarta d'une main Rivera et se pencha sur le champion effondré, égrenant lentement les secondes à haute voix. Le public de la boxe a pour coutume bien établie d'acclamer ce genre de coup en contre, parfaitement licite, surtout quand il est assez puissant pour projeter à terre celui qui le reçoit. Mais cette fois, l'assistance resta muette. La chute de son champion avait été trop inattendue. Les spectateurs effarés écoutaient le décompte de l'arbitre dans le plus morne silence – que seule la voix exaltée de Roberts vint rompre :

— Je vous avais bien dit qu'il cognait dur, le gamin!

À «cinq», Danny se mit à remuer. À «sept», il parvint à se redresser et à s'agenouiller, attendant pour se lever que l'arbitre crie «neuf», juste avant le terme du décompte. S'il avait encore un genou à terre à «dix», il serait considéré comme perdant. Dès l'instant où son genou se décollerait du tapis, Rivera aurait le droit de reprendre le combat et, comme il ne voulait prendre aucun risque, il avait la ferme intention d'attaquer Danny dès la fin du décompte. Il tournait autour de Danny mais l'arbitre tournait en

même temps que lui, faisant obstacle entre les deux boxeurs. Il n'échappa pas à Rivera que le décompte était extrêmement lent. Ainsi, tous les gringos étaient ligués contre lui, même l'arbitre.

Tout en criant «neuf», ce dernier repoussa brusquement Rivera. Cette manœuvre déloyale permit à Danny de se relever tranquillement, affichant de nouveau un sourire narquois. Plié en deux, les coudes sur le ventre et protégeant son visage de ses mains gantées, il se colla astucieusement à son adversaire. Conformément aux règles du noble art, l'arbitre aurait dû les séparer, mais il n'en fit rien, et Danny s'accrocha ainsi comme une moule à Rivera, récupérant un peu plus à chaque instant. La fin du round était proche. S'il tenait bon encore quelques secondes, il aurait toute une minute pour se requinquer. Et il tint bon, sans cesser de sourire malgré sa déconvenue et sa rage de s'être laissé surprendre.

— Pas facile d'effacer ce sourire ! cria un spectateur, et le public, soulagé, laissa éclater sa joie.

— Ce métèque a un sacré punch..., marmonna Danny en reprenant son souffle, tandis que ses soigneurs s'affairaient en hâte autour de lui.

Les deuxième et troisième rounds furent moins agités. Danny, en lutteur retors et madré, se contenta de gagner du temps et de tenir sa garde, cherchant avant tout à se remettre du choc qui l'avait foudroyé au premier round. À la quatrième reprise, il était enfin redevenu lui-même. Il avait été rudement secoué, mais son excellente condition physique lui avait permis de retrouver tout son tonus. Cependant,

il changea de tactique et se garda bien de se donner à fond. Le Mexicain s'était montré diablement endurant et Danny préféra sagement recourir à son savoir-faire de boxeur éprouvé. Or, techniquement, il était supérieur à Rivera, et il avait infiniment plus d'expérience. Et même s'il ne plaça pas de coup décisif, il entreprit méthodiquement d'user et d'épuiser son adversaire. Pour un coup que lui portait Rivera, il lui en assénait trois. Mais ces coups, soigneusement dosés, étaient destinés à exténuer et à meurtrir Rivera, plutôt qu'à l'envoyer au tapis. C'était la somme de ces coups qui finirait par le terrasser. Car Danny se méfiait désormais de ce débutant doué et doté d'un punch terrible.

En défense, Rivera faisait usage d'un direct du gauche déconcertant. À chaque assaut de Danny, il s'en servait en contre et pilonnait le nez et la bouche de celui-ci. Mais Danny avait plus d'une corde à son arc et savait s'adapter à ses adversaires – ce n'était pas pour rien que l'on voyait en lui un futur champion du monde. Il savait varier son style à volonté. Pour éviter le terrible direct du gauche de Rivera, il choisit le corps-à-corps, une tactique où il excellait et dont il connaissait tous les « coups de vice ». Il souleva plusieurs fois l'enthousiasme du public en neutralisant ainsi les assauts de Rivera, puis il couronna cette démonstration de virtuosité en se redressant brusquement et en décochant un superbe uppercut qui souleva Rivera dans les airs et l'envoya au tapis. Rivera resta agenouillé jusqu'à ce que l'arbitre eût crié « neuf », constatant sans

surprise que le décompte était plus rapide pour lui qu'il ne l'avait été pour Danny.

Au septième round, Danny réussit à placer son diabolique uppercut. Cette fois, il ne parvint qu'à faire vaciller Rivera mais profita de ce que celui-ci était groggy pour lui asséner un coup terrible, qui l'expédia au travers des cordes. Il atterrit sur les têtes des journalistes du premier rang, qui le hissèrent aussitôt sur le bord du ring. Là, il resta agenouillé, tandis que l'arbitre procédait précipitamment au décompte. De l'autre côté des cordes, sous lesquelles il lui fallait se glisser pour reprendre le combat, Danny l'attendait de pied ferme, prêt à en finir avec lui. L'arbitre ne s'interposa pas entre les deux hommes et s'abstint d'écarter Danny comme il avait écarté Rivera au premier round.

Le public euphorique chantait à tue-tête, telle une meute de loups entourant sa proie :

— Tue-le, Danny, tue-le !

Danny y était tout disposé, mais Rivera le surprit en se levant brusquement à « huit » au lieu de « neuf », franchit lestement les cordes et vint se coller à son adversaire. Cette fois, l'arbitre s'empressa d'appliquer strictement la règle et sépara les deux boxeurs, laissant tout loisir à Danny d'en profiter pour le rouer de coups – lui donnant, en somme, tous les avantages que peut donner un arbitre injuste.

Mais Rivera résista et survécut, son cerveau se remit du choc, et il recouvra toute sa lucidité. Ces maudits gringos étaient tous contre lui, ils ne reculeraient devant aucune injustice à son égard. Tout

au long de son calvaire, des images continuaient de défiler dans sa tête : d'interminables lignes de chemin de fer, étincelantes au soleil du désert; des *rurales* et des policiers américains; des geôles de toute sorte et des camps de détention; des vagabonds regroupés autour de citernes d'eau... Tous les épisodes sordides de sa périlleuse odyssée, après la grève noyée dans le sang à Río Blanco. Puis, il vit la révolution dans toute sa gloire – rouge et resplendissante –, la révolution qui allait se propager dans son pays martyr et briser le joug du tyran. Les fusils étaient là, à portée de main. Chacun de ces visages honnis était un fusil. C'était pour ces fusils qu'il combattait. Il *était* ces fusils. Il *était* la révolution. Il boxait pour le Mexique tout entier.

Le public commençait à en vouloir à Rivera. Pourquoi ne se laissait-il pas rosser, comme prévu? Car, bien sûr, il allait être battu, c'était fatal. Alors, pourquoi s'obstinait-il ainsi? Rares étaient les spectateurs qui espéraient sa victoire, et ceux-là formaient la petite minorité de parieurs qui rêvent du gros gain et aiment à prendre des risques. Persuadés que Danny allait gagner, ils n'en avaient pas moins – sait-on jamais? – misé sur le Mexicain, coté à trois cents contre un. D'autres avaient parié sur le nombre de rounds que Rivera pourrait tenir. Certains de ceux-là avaient ainsi joué gros, gageant qu'il ne durerait pas plus de six ou sept rounds. Ceux qui avaient parié contre eux, se sachant d'ores et déjà gagnants, joignirent leurs clameurs à celles du gros de l'assistance, qui encourageait bruyamment le favori.

Mais Rivera refusait de s'avouer vaincu. Son adversaire tenta, tout au long du huitième round, de placer son terrible uppercut, mais en vain. Au neuvième, Rivera stupéfia une nouvelle fois le public. Au beau milieu d'un corps-à-corps, il se détacha d'un mouvement aussi vif qu'agile, baissa sa garde et, dans l'espace étroit qui séparait les deux belligérants, projeta de toutes ses forces son poing droit sur la mâchoire de Danny. Celui-ci n'était que légèrement sonné, mais il choisit intelligemment d'aller au tapis et de profiter du décompte pour récupérer. La foule était abasourdie. Danny s'était fait prendre à son propre jeu. Son célèbre uppercut du droit avait été renvoyé à l'expéditeur. Rivera ne tenta même pas de le frapper lorsqu'il se releva, à « neuf ». L'arbitre protégeait Danny de son corps, alors que chaque fois que Rivera avait été à terre, il s'était toujours écarté pour que le combat reprenne immédiatement.

Par deux fois dans le dixième round, Rivera trouva l'occasion de placer son uppercut du droit, endolorissant un peu plus la mâchoire de son adversaire. Danny commença à s'affoler, même s'il ne perdit pas son sourire. Il s'énerva et en revint à sa tactique de frappe à outrance. Mais, malgré la tornade de coups qu'il distribua, il ne parvint pas à amocher Rivera, qui réussit, pour sa part, à l'envoyer au tapis trois fois d'affilée. Danny mettait à présent plus de temps pour récupérer et, au onzième round, il commençait à être mal en point. Mais, à partir de là et jusqu'au quatorzième round, il donna une éclatante démonstration de combativité et d'adresse. Jamais dans sa carrière,

il n'avait fait preuve d'un tel courage, d'une telle science du combat. Il se dépensait avec parcimonie, se dérobaît et esquivaît avec aisance, ne baissait jamais sa garde, cherchant par là à regagner des forces et à épuiser son adversaire. Il multipliait aussi les gestes déloyaux, comme les boxeurs expérimentés seuls savent le faire. Il usa de toutes les ruses et de toutes les filouteries, décochant des coups de tête dans les corps-à-corps comme par inadvertance, bloquant le gant de Rivera entre son torse et ses bras, pressant son propre gant contre la bouche du Mexicain pour l'empêcher de respirer. Souvent, dans les corps-à-corps, il crachait, entre ses lèvres tuméfiées mais souriantes, des insultes abjectes à l'oreille de Rivera.

L'arbitre favorisait Danny, le public l'encourageait. Tout le monde se doutait de ce qu'il avait en tête : dominé par ce surprenant inconnu, il misait tout sur un coup de poing décisif. Il feignait de baisser sa garde pour inciter son adversaire à l'attaque, puis se dérobaît, guettant l'occasion de placer par surprise un coup dévastateur qui renverserait le cours du match. Comme un autre grand boxeur l'avait fait avant lui*, il choisirait probablement alors de frapper simultanément du droit au plexus solaire et du gauche au menton. Réputé pour garder tout son punch tant qu'il tenait sur ses jambes, il possédait encore, sans doute, assez d'énergie pour porter une telle estocade.

Les soigneurs de Rivera ne lui étaient guère utiles pendant les temps de repos. Ils agitaient mollement

* Jack Johnson dans son match contre Jeffries [NdT].

des serviettes autour de lui, sans que cela suffît à ventiler les poumons privés d'air du Mexicain. Spider Hagerty lui prodiguait des conseils, mais Rivera savait qu'il ne fallait surtout pas les suivre. Tout le monde était contre lui. Il était entouré d'ennemis et de traîtres. Au quatorzième round, il envoya une nouvelle fois Danny au tapis et resta les bras ballants, reprenant son souffle, tandis que l'arbitre comptait les secondes sans se presser. Près du coin adverse, Rivera avait déjà surpris des chuchotements suspects. À cet instant, il vit Michael Kelly se lever, rejoindre Roberts et se pencher pour lui murmurer à l'oreille. Rivera avait une ouïe de chat, aiguisée par ses pérégrinations dans le désert. Il entendit des bribes de ce que disait le *bookmaker*. Il voulut en entendre davantage et, quand son adversaire reprit le combat, Rivera manœuvra sur le ring de façon à se retrouver engagé dans un corps-à-corps, le dos aux cordes.

— Faut que Danny gagne! entendit-il Michael dire à Roberts, qui hocha la tête. Faut absolument qu'il gagne. Sinon, je perds une fortune. J'ai moi-même misé très gros sur Danny. Si le Mexicain passe le quinzième round, je suis ruiné. Il t'écoute, toi, le gamin... Dis-lui de se coucher.

À partir de là, Rivera chassa de son esprit ses souvenirs et prit la mesure de la situation. Ils magouillaient pour le faire perdre, c'était clair. Enragé par cette pensée, il allongea un coup terrible à Danny, qui s'écroula une fois de plus. Rivera resta debout, les bras ballants. Roberts se leva et lui dit :

— Il a son compte. Va dans ton coin.

Il parla d'un ton autoritaire, comme il le faisait à Rivera à l'entraînement, mais Rivera lui jeta un regard haineux et ne bougea pas, attendant que Danny se lève – et le combat recommença. À la fin du round, il s'assit dans son coin, et ce fut Kelly, l'organisateur du match qui vint en personne parler à Rivera.

— Jette l'éponge, nom de Dieu, grinça-t-il à voix basse. Faut que tu te couches, Rivera. Fais comme je te dis, et je ferai de toi un champion. Je te laisserai battre Danny la prochaine fois. Mais, là, c'est pas possible. On arrête les frais tout de suite.

Rivera ne fit aucun signe d'approbation ou de refus.

— T'es muet, ou quoi? gronda Kelly.

— Tu vas perdre, de toute façon, intervint Hagerty. L'arbitre y veillera. Écoute M. Kelly et couche-toi bien gentiment.

— Couche-toi, petit. Et je t'aiderai à conquérir le titre de champion du monde! renchérit Kelly.

Rivera ne donna aucune réponse.

— Je te le jure! fit Kelly. Mais d'abord, petit, il faut que tu m'aides.

Lorsque le gong retentit, Rivera flaira qu'il se tramait quelque chose de louche. Le public ne s'en apercevait pas, mais Rivera sentait le danger rôder sournoisement sur le ring. L'assurance de Danny semblait être revenue. Il attaqua avec une telle confiance en lui que Rivera n'en redouta que davantage quelque coup tordu. Il se précipita sur Rivera mais celui-ci refusa l'engagement, faisant en hâte un pas de côté pour éviter l'assaut de son adversaire.

Ce que Danny recherchait, c'était, à l'évidence, un corps-à-corps. C'était probablement une condition nécessaire au succès des manigances de son camp. Rivera recula et tourna en rond, sachant que le corps-à-corps surviendrait tôt ou tard, ainsi que le mauvais coup que Danny mijotait avec la complicité de l'arbitre. En désespoir de cause, il décida de rentrer dans le jeu de Danny, pour voir ce qu'il tramait. À l'assaut suivant, il fit mine de se laisser accrocher mais, à l'instant même où leurs corps allaient entrer en contact, Rivera recula subitement d'un bond. Du coin de Danny, jaillirent au même moment des protestations et des appels à l'intervention de l'arbitre. Mais Rivera les avait bernés en se déroband. L'arbitre, interloqué, ne réagit pas tout de suite. Et il n'osa pas prononcer la décision qui lui brûlait les lèvres car, au fond de la salle, un garçon indigné s'écria d'une voix stridente :

— C'est cousu de fil blanc !

Danny provoquait et insultait Rivera à haute voix tandis que le Mexicain dansait autour de lui, insaisissable et infatigable. Rivera avait décidé de ne plus porter de coups au torse. Ce choix rendait la victoire par K.-O. encore plus difficile, mais il était à présent certain que, pour conserver une chance de l'emporter, il devait impérativement se tenir à distance de son adversaire et puiser dans ses dernières forces pour allonger des coups directs incontestables. Il ne devait pas leur fournir la moindre occasion de crier au geste illicite. Quant à Danny, il avait abandonné toute prudence. Pendant deux rounds, il se déchaîna

sur le poltron qui n'osait pas le combattre de près. Rivera encaissa ainsi une multitude de coups pour éviter le périlleux corps-à-corps qui l'aurait mis à la merci d'une décision déloyale de l'arbitre. Pendant cette ultime débauche d'énergie de Danny, le public exultait, debout sur les gradins. Il ne comprenait pas ce qui se passait sur le ring. Tout ce qu'il voyait, c'était que son favori était, malgré tout, en train de gagner.

— Pourquoi tu te bats pas? criaient à Rivera des voix furieuses. T'as les foies! T'as la trouille! Sale chien! Tue-le, Danny! Tue-le! Il est au bout du rouleau! Tue-le!

Dans cette salle devenue un vaste chaudron, seul Rivera conservait son sang-froid. Par ses origines et par son caractère, il était plus passionné et plus ardent qu'aucun des hommes qui s'égosillaient autour de lui, mais il avait traversé tant de brasiers que ces dix mille voix enflammées n'avaient pas plus d'effet sur ses nerfs que la douce fraîcheur d'un crépuscule estival.

Au dix-septième round, Danny poursuivit son entreprise de démolition. Rivera prit un coup violent et s'affaissa. Il recula en chancelant, les bras flasques et les yeux hagards. Danny crut que le moment était venu d'en finir. Le Mexicain était à sa merci. Mais c'était une feinte, et Rivera le prit au dépourvu, frappant de toutes ses forces à la bouche. Danny s'effondra. Lorsqu'il se releva, Rivera lui asséna du poing droit un direct fracassant à la mâchoire. Puis trois autres, si nettement allongés qu'il était impossible pour l'arbitre de les déclarer illicites.

— Bill! Bill! Fais quelque chose! cria Kelly à l'arbitre.

— Je peux pas, gémit celui-ci. Il me donne pas d'occasion...

Danny, tout meurtri mais héroïque, se relevait à chaque fois que Rivera l'expédiait à terre. Kelly et d'autres personnes au premier rang se mirent à crier aux policiers présents dans la salle qu'il fallait interrompre le match, mais le camp de Danny refusa de jeter l'éponge. Rivera vit un officier de police obèse se hisser péniblement sur le ring et ne comprit pas bien ce que cela signifiait. Il y avait tant de façons de tricher à ce jeu inventé par les gringos... Danny, toujours debout mais groggy, titubait face à lui. L'arbitre et le policier tendirent le bras vers Rivera au moment même où il porta le coup de grâce. Il n'y eut pas besoin d'arrêter le combat, car Danny, cette fois, ne se releva pas.

— Comptez! cria Rivera d'une voix rauque à l'arbitre.

Et lorsque s'acheva le décompte, les soigneurs de Danny l'aidèrent à rejoindre son coin.

— Qui a gagné? demanda Rivera.

À contrecœur, l'arbitre saisit la main gantée du Mexicain et la leva en l'air.

Personne ne félicita Rivera. Il revint dans son coin sans que quiconque vînt le soigner. Ses seconds n'avaient pas encore replacé son tabouret en toile. Il s'adossa aux cordes et leur jeta de biais un regard haineux qu'il promena ensuite lentement sur les dix mille gringos consternés. Il sentait que ses genoux

flageolaient. Il haletait, fourbu et nauséeux. Pris de vertige, il vit les visages honnis tanguer et osciller dans la salle.

Puis il se souvint que chacun de ces visages représentait un fusil. Les fusils étaient à lui, maintenant. La révolution pouvait continuer.

JACK LONDON, UNE ÉVOCATION

Quelle bonne idée de publier cette nouvelle de Jack London, Le Mexicain (The Mexican). En quelques pages et dans un style direct toujours aussi vif, London nous livre un formidable descriptif de la condition humaine dans toute sa cruauté matérielle et sa beauté spirituelle.

Lutter pour un idéal et pour la vie transcende le temps et l'espace. Ce récit nous immerge dans les aspects les plus humains d'un mouvement révolutionnaire. Cependant, pour entrer dans cet univers, il faut comprendre le phénomène Jack London. Véritable tournant dans la littérature, encore pertinent aujourd'hui.

Son écriture, dans la forme comme dans le fond, représente l'expression créatrice d'une vision du changement qui s'élabora tout au long du XIX^e siècle, siècle de pensée utopique, de lutte sociale et d'action révolutionnaire. Les idées socialistes sous toutes leurs formes – anarchistes, marxistes, sociales-démocrates – animaient des mouvances contestataires et, dans ce contexte, London a contribué à leur diffusion grâce à son imagination littéraire.

Qui était Jack London? C'est le premier romancier américain à succès issu d'un milieu ouvrier qui ose, de surcroît, remettre en cause la société capitaliste. Il est né à San Francisco, en janvier 1876. Ses parents sont des marginaux de la classe ouvrière. Le père biologiste, astrologue de profession, s'éclipse presque immédiatement.

Lorsque le petit Jack a 8 mois, sa mère, spiritualiste, se met en ménage avec un certain John London, ouvrier. L'enfance du futur auteur de L'Appel de la forêt se déroule dans une situation de pénurie proche de la misère. Très jeune, London est contraint de travailler comme livreur de journaux, porteur, et autres petits boulots, afin d'aider sa famille. À 13 ans, il quitte les bancs de l'école et entre à plein-temps dans une conserverie où il trime sur une machine, dix-huit heures par jour. Deux ans plus tard, il bascule dans la délinquance et devient « pirate » dans la baie de San Francisco. La nuit, avec des complices, il vole les huîtres des parcs appartenant aux entreprises de pêche de la baie. Il gagne en quelques heures l'équivalent de plusieurs mois de salaire.

Mais les fréquentations de la vie criminelle ont leur revers. L'adolescent hante les bistrots et les bars du port d'Oakland, ville ouvrière juxtant San Francisco, et parfait sa réputation en se bagarrant et en dépensant ses dollars. Il devient un temps alcoolique, glisse dans la violence. Il vit dans un milieu où la force physique est un élément déterminant. Jack London comprend vite qu'il faut lutter en permanence, lutter contre les forces naturelles, contre les malveillances, contre l'injustice, se battre avec et contre ses compères. Pas de paix sans justice ; et la justice se gagne de haute lutte.

La vie de Jack London nourrira ses romans et ses nouvelles. Il traverse l'océan Pacifique comme matelot ; il parcourt les États-Unis en train, clandestinement, avec d'autres vagabonds, en échappant aux vigiles et à la police ; il participe à la ruée vers l'or dans le Grand Nord.

Devenu socialiste révolutionnaire, il rédige des tracts et des manifestes. Autodidacte récusant la superficialité et le conformisme des écoles et de l'université (il ne tient pas un semestre à l'université de Berkeley), il est boulimique de littérature glanée dans les bibliothèques municipales, et d'échanges avec les syndicalistes et les militants. Son expérience de la misère, de la violence, de la solidarité, suscite en lui la volonté de transcender la condition des opprimés, sans renier sa classe d'origine. Dans toute son œuvre, Jack London décrit la lutte entre ceux qui se battent contre l'ennemi de classe et ceux qui veulent collaborer. Même son plus grand succès commercial, L'Appel de la forêt (1902), qui passe souvent pour une histoire de chien-loup destinée aux enfants, aborde la question de la conscience politique. Le roman est une allégorie de la révolte des exploités. Il s'agit, à travers les aventures de Buck, chien appartenant à une famille bourgeoise, volé et vendu dans le Klondike pour être attelé à un traîneau, de soumission à l'autorité, de lutte contre celle-ci, d'opposition entre résignation et révolte, enfin, de prise de conscience des moyens de se libérer des maîtres.

Grâce à son talent et à sa détermination, London devient un auteur reconnu dès l'âge de 25 ans. À la même époque, il est désigné comme candidat du parti socialiste pour le poste de maire de la ville d'Oakland. Le mouvement socialiste, alors révolutionnaire, récusé l'individualisme égoïste, l'exploitation et la domination. Dans ce contexte, London s'engage là où il pense être le plus efficace. Ses succès d'écrivain servent le mouvement. Il admire Eugene Victor Debs, syndicaliste, et Daniel De Leon, fondateur du Socialist Labor Party et

brillant intellectuel. Dès la création, en 1905, des IWW (*Industrial Workers of the World*), London adhère au syndicat révolutionnaire. Durant toute sa vie, il prête sa plume à la cause, donne des conférences et parcourt le monde comme journaliste engagé.

Jack London meurt en 1916, à l'âge de 40 ans. Son œuvre intense a été produite dans un bref laps de temps. Il n'a jamais dissocié sa vie privée de son militantisme et de sa production littéraire.

Il est l'auteur de dix-neuf romans, huit essais et près de cent cinquante nouvelles, inspirés par le besoin de comprendre les systèmes de domination, et construits autour des thèmes de la liberté, de l'égalité et de la solidarité, avec une sensibilité aigüe, tant émotionnelle que philosophique.

Le Loup des mers (1904), Le Talon de fer (1908) et Martin Eden (1909) illustrent parfaitement le débat sur l'individu et sur ses responsabilités sociales. La question de la conscience politique est au cœur des trois ouvrages. London montre la complexité du devenir social en créant des personnages et des situations dans lesquelles la relation entre les sentiments, les idées et l'appartenance à une classe sont en évolution constante. En cela, son travail littéraire dépasse largement le naturalisme d'un Émile Zola ou d'un Frank Norris.

Ce qui est remarquable, et parfois déroutant ou trompeur dans sa fiction, c'est la facilité avec laquelle il applique ou développe les grands thèmes philosophiques : la lutte des classes de Marx, la « sélection naturelle » de Darwin, ainsi que son application au monde social par Herbert Spencer – le « darwinisme social », ou la notion du « surhomme », de Friedrich Nietzsche.

London n'était pas un théoricien, mais il avait le don de pousser en quelque sorte les théories jusqu'au bout. Dans son premier roman, La Fille des neiges (1899), il critique le darwinisme social en montrant que ceux qui semblent être inférieurs, malgré leur « race » ou ethnicité, sont souvent les meilleurs. Dans Le Talon de fer, le conflit des intérêts irréconciliables entre prolétariat et « oligarques » mène à l'instauration d'un régime capitaliste totalitaire qui précède la révolution. Dans Le Loup des mers, il suggère qu'un homme, malgré une intelligence et une force bien au-dessus de l'ordinaire, ne peut vivre sans les autres. Avec Martin Eden, il décrit sans complaisance les engagements et les contradictions sociales et psychologiques d'un intellectuel artiste issu de la classe ouvrière. Selon lui, l'individualisme et l'ambition peuvent gâcher une vie, même si l'individu est armé d'une conscience politique progressiste.

Les personnages de London sont les produits de maintes influences – sociales, familiales et conjoncturelles –, ce qui disqualifie tout déterminisme. Dire qu'un individu pense ou se comporte d'une manière particulière parce qu'il est d'origine « prolétaire » ou « bourgeoise » est une simplification inacceptable. De telles origines conditionnent, certes, mais ne déterminent pas le destin des êtres humains. Les relations, les rencontres, combinées aux autres événements vécus, peuvent expliquer les chemins empruntés et le développement des caractères.

Il faut garder à l'esprit cette complexité analytique à la lecture de cette nouvelle. Connaître l'autre est parfois illusoire, et la découverte d'êtres dignes et profonds n'est

pas facile. Se dévouer à la liberté et à la justice sociale est un engagement qui pourrait avoir ses racines dans l'appartenance à une communauté particulière, mais la prise de conscience se déclenche de façon différente et cela dans tous les milieux sociaux. Chacun a ses faiblesses et ses contradictions. À certains moments de la vie, le courage peut flancher et les autres peuvent aider à retrouver les forces nécessaires pour combattre.

*Quand il rédige *Le Mexicain en 1911*, London est au bord du découragement. Il a de nombreux problèmes personnels, et le mouvement révolutionnaire lui semble battre de l'aile. Cependant, dans cette histoire, il va à l'essentiel : un jeune homme issu d'un milieu humble contribue, grâce à son intelligence et à sa volonté, au mouvement des exploités.*

London y décrit l'importance des actes sur les paroles. Les beaux discours ne sont que rarement suivis d'effet. Le récit se situe entre les États-Unis et le Mexique, mais il est universel. Les modalités de la lutte sociale sont essentiellement les mêmes partout. D'ailleurs, la lutte est forcément internationale, car pour la révolution mexicaine, l'ennemi est l'impérialisme, donc l'extension de l'exploitation et de la domination du système capitaliste à toute la planète.

Le peuple mexicain et les révolutionnaires luttent contre l'impérialisme états-unien et ses alliés mexicains. Si Jack London inclut une Américaine parmi les révolutionnaires, ce n'est pas un effet de la narration, mais parce qu'il était internationaliste et féministe. D'ailleurs, nombreux et nombreuses ont été les membres des IWW (syndicat antiraciste et antisexiste) à rejoindre les militants mexicains pour se battre à leurs côtés.

Ce regard sur un mouvement révolutionnaire datant d'il y a un siècle fait écho à la situation actuelle. Le mouvement zapatiste mexicain mène une lutte identique, contre les mêmes ennemis de classe. Le monde n'a hélas pas fondamentalement changé. Seuls le courage, la volonté et la conscience politique permettent de s'opposer à une société leurrée par la consommation effrénée, endormie par la télévision, fascinée par l'autorité et tenue en laisse par la peur. En nous le rappelant, Jack London donne une preuve supplémentaire de l'universalité et de la modernité de son propos.

Larry Portis.

Auteur d'une étude sur Georges Sorel (Maspero, 1982), d'une histoire des IWW (Le Syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis, Spartacus, 2003) et d'une monographie sur la chanson française (La Canaille!, Éditions CNT, 2004), Larry Portis (1943-2011) avait fraternellement accompagné la première publication des éditions Libertalia en rédigeant cette préface, que nous donnons désormais en postface.

SOMMAIRE

NOTICE DU TRADUCTEUR	7
LE MEXICAIN	17
POSTFACE. JACK LONDON, UNE ÉVOCATION	69

Jack LONDON
Le Mexicain

Édition préparée
par Philippe MORTIMER,
Charlotte DUGRAND,
Bruno BARTKOWIAK,
et Nicolas NORRITO

Graphisme et maquette
par www.brunobartkowiak.com

Éditions LIBERTALIA
21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion et distribution
HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'imprimerie La Source d'or le 10 avril 2017
Premier tirage de la nouvelle traduction : 4 000 exemplaires
Dépôt légal : 2^e trimestre 2017
Imprimé en France*